

# LES COMÉDIENS

PAR HASARD,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par M. René PERIN. K

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre  
des Élèves, rue de Thionville, le 13 Avril 1807.*

~~~~~  
Prix : 24 sols.  
~~~~~



A PARIS,

Chez CORBAUX, Éditeur et M<sup>d</sup>. de Musique,  
à la LYRE D'OR, *rue de Thionville*, N<sup>o</sup>. 28,

AN III. — 1807.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE FRANVAL.....	M. Richard.
CHARLES, Neveu de M. de Franval.....	M. Grévin.
GERMAIN, Valet de M. Charles.....	M. Douvry.
M. GRANVAL.....	M. Alphonse.
M <sup>me</sup> GRANVAL.....	Mlle Alexandrine
DUFOUR, Aubergiste.....	M. Fontenay.
DEUX GARÇONS D'AUBERGE.....	

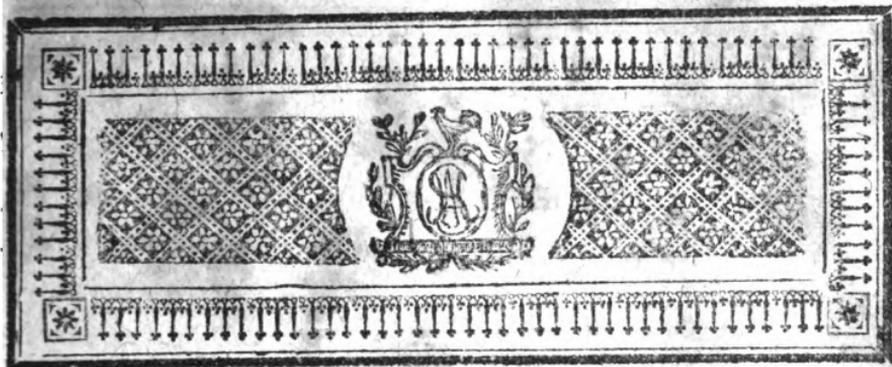
( Le théâtre représente une chambre d'Hôtel garni ; Charles et Germain sont tous deux auprès du feu. Charles réfléchit, Germain a l'air pensif et considère son maître. )

Je déclare avoir cédé à M. HUGELLET, Imprimeur, la pièce ayant pour titre : *les Comédiens par hasard*, Comédie en un acte et en prose, de ma composition ; laquelle pièce il peut imprimer, vendre et faire vendre en tel nombre d'exemplaires qu'il lui plaira : me réservant les droits d'Auteur par chaque représentation qu'on pourra donner sur les théâtres de l'Empire français. Paris, ce 14 avril 1807. Signé RENE PERIN.

Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tous contrefacteurs et distributeurs d'éditions contrefaites et qui ne porteroient pas le chiffre qui est au frontispice de la présente comédie, lequel indique les lettres initiales de mon nom.



*J. S. Hugellet*



# LES COMEDIENS PAR HASARD.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, GERMAIN.

GERMAIN.

En bien, monsieur ?

CHARLES.

Eh bien, Germain ?

GERMAIN.

Vous réfléchissez ?...

CHARLES.

Au parti qui nous reste à prendre.

GERMAIN.

Il est bien tems.

CHARLES.

A quarante lieues du château.

GERMAIN.

Dans une mauvaise auberge.

CHARLES.

Un pays détestable !

GERMAIN.

Des habitans....

CHARLES.

Maussades.

GERMAIN.

Des femmes....

CHARLES.

Laides à faire peur.

GERMAIN.

Des maris....

CHARLES.

Sots.

A 2

- Et jaloux. G E R M A I N.
- Tout cela n'est pas fort amusant. C H A R L E S.
- Pour moi sur tout. G E R M A I N.
- Nos fiances? C H A R L E S.
- Sont en fort mauvais ordre. G E R M A I N.
- Encore.... C H A R L E S.
- Six francs. G E R M A I N.
- Et nous ne posséderons? C H A R L E S.
- Plus une obole. G E R M A I N.
- Maudit départ! C H A R L E S.
- Maudit voyage ! G E R M A I N.
- Pourquoi mon oncle est-il injuste? C A R L E S.
- Pourquoi êtes-vous étourdi? G E R M A I N.
- Germain. C H A R L E S.
- Je dis la vérité. G E R M A I N.
- Encore une fois, Germain... C H A R L E S.
- Ne vous fâchez pas, et écoutez moi. G E R M A I N.
- Tu prétendrais?... C H A R L E S.
- Vous prouver que vous avez tort. G E R M A I N.
- Tort !... C H A R L E S.
- Qui, monsieur, G E R M A I N.
- Insolent !... C H A R L E S.
- Grâces de vos épithètes jusqu'à la fin de mon raisonnement. G E R M A I N.

C H A R L E S .

Allons , parle.

G E R M A I N .

M. Defranval , votre très cher oncle , vous aime à la folie.

C H A R L E S .

Belle amitié !..

G E R M A I N .

Quand vous lui demandez quelque chose.

C H A R L E S .

Son premier mot est toujours *je ne le veux pas*.

G E R M A I N .

Le refus est sur ses lèvres et l'indulgence dans son cœur.

C H A R L E S .

Il m'a cependant prouvé le contraire.

G E R M A I N .

Vous devenez éperduement amoureux de mademoiselle Sophie.

C H A R L E S .

N'ai-je pas raison ?

G E R M A I N .

Sans doute... cette demoiselle Sophie , est la fille d'un monsieur Daranville , que M. Franval n'aime pas prodigieusement.

C H A R L E S .

Et pourquoi ?

G E R M A I N .

Parce que l'orgueil est le vice le plus marqué de M. Daranville et que monsieur votre oncle n'aime pas les grands airs.

C H A R L E S .

Les qualités aimables de Sophie font aisément oublier les défauts de son père.

G E R M A I N .

Enfin vous demandez à cet oncle aimable , spirituel et bon.

C H A R L E S .

La main de Sophie.

G E R M A I N .

C'est lui dire mon oncle je ne possède rien ; vous avez six cent mille livres de rente , défaites vous , en ma faveur , d'une partie de votre fortune , et permettez moi de la partager avec une femme que j'aime.

C H A R L E S .

Eh bien cette demande n'est-elle pas très raisonnable ?...

G E R M A I N .

A vos yeux... oui : mais mienieur votre oncle qui , je ne sais pourquoi , ne juge pas à propos d'envisager les choses sous le même point de vue , trouve beaucoup plus raisonnable que vous sachiez garçon et lui possesseur de sa fortune entière.

C H A R L E S.

Les oncles si bizarres.....

G E R M A I N.

Les neveux si exigeans !

C H A R L E S.

Et si malheureux...!

G E R M A I N.

Bref, contrarié.

C H A R L E S.

Outragé.

G E R M A I N.

Par ce refus.

C H A R L E S.

Auquel je ne devais pas m'attendre.

G E R M A I N.

Votre tête se monte.

C H A R L E S.

Mon sang bouillonne!

G E R M A I N.

Second Roland vous vous déterminez à fuir les lieux où respire l'objet de votre tendre amour ; votre parti est pris, plus de fréquentes visites à la ferme ; plus de rendez-vous ingénieux. M. Charles, auparavant aimable étourdi amoureux est triste, pensif, le désespoir s'empare de vous, un billet moitié extravagant, est écrit à monsieur votre oncle, vous le jetez sur son secrétaire, afin qu'il frappe plus sûrement ses regards ; un projet de fuite est organisé, on réveille Germain, Germain qui est décidé à suivre par-tout son maître, veut faire cependant quelques questions, on ne l'écoute pas : nous partons est votre unique réponse ; mais où allons-nous ? je n'en sais rien... quel est votre projet ? celui que le désespoir me dictera... quelle route allons-nous prendre?... la première qui s'offrira... allons-nous à cheval ? à pied... je me tais, j'obéis... et nous voilà comme deux chétifs piétons errant à l'aventure, accablés de chagrins, légère d'argent ; après bien des contrariétés nous arrivons aux Andelys, la première auberge qui se présente est celle de M. Dufour ; nous y entrons, nous y voilà, quand en sortirons nous ; qu'allons-nous y faire ; qui nous prêtera de l'argent ? comment tout cela finira-t-il ? voilà ce que je voulais dire... avez vous tort, ou raison ?

C H A R L E S.

Que faire... ?

G E R M A I N.

La perspective n'est pas gaie.

C H A R L E S.

Retourner chez mon oncle.

G E R M A I N.

Qui, j'en suis sûr, est dans une inquiétude mortelle.

Ce parti....

C H A R L E S.

N'est pas celui que vous prendrez.

G E R M A I N.

Attendons tout des événements.

C H A R L E S.

Même de l'argent, n'est-ce pas.

G E R M A I N.

Peut être... aussi bien, Germain... je crois avoir trouvé un remède à l'ennui.

C H A R L E S.

Recette précieuse.

G E R M A I N.

Je crois qu'aux Andelys il et comme ailleurs.

C H A R L E S.

De mauvaises auberges et de mauvais vin.]

G E R M A I N.

L'amour et la beauté...

C H A R L E S.

Voici du nouveau.

G E R M A I N.

En entrant ici j'ai apparcu.

C H A R L E S.

La maitresse de l'auberge?... elle est laide à faire trembler.]

G E M A I N.

Au contraire, Germain, une charmaute femme ?

C H A R L E S.

Ici...

G E R M A I N.

Ici même...]

C H A R L E S

Et déjà ?

G E R M A I N.

J'en perds la tête...]

C H A R L E S.

G E R M A I N.

Je ne vous comprend pas; vous fuyez un oncle qui vous comble de bienfaits... vous lui causez des chagrins sans nombre, parce qu'il refuse de vous unir à une femme que vous aimez dites-vous à l'idolâtrie, sans laquelle vous ne pouvez vivre... l'image de Sophie Daranville remplit seule votre cœur : eh bien ; le premier minois qui s'offre à vous vous tourne la tête : adieu serments, chagrins, désespoir... le bandeau de l'amour que Sophie avait si bien fixé sur vos yeux va disparaître... quand une inconnue, jolie, si vous voulez, mais à laquelle vous n'avez pas encore adressé une parole, se présente pour le s'attacher... et

vous voilà comme un enfant cédant à la plus fugitive impression... après de pareils exemples nous aurions mauvaise grace à accuser les femmes d'inconstance... si on les compare à des girouettes, on devrait aussi nous comparer au vent qui les fait tourner.

C H A R L E S.

De la galanterie..

G E R M A I N.]

De la bonne vérité...

C H A R L E S.

Ma foi, mon cher Germain, je ne vois, je ne connais qu'une manière de braver les événemens, c'est de changer comme eux; il y a quatre jours, j'étais amoureux.... je le suis encore.

G E R M A I N.

Oui, mais d'un autre objet.

C H A R L E S.

Il n'y a qu'un instant j'étais tout à l'amour, à la tendresse.]

G E R M A I N.

Vous ne voulez plus songer qu'au plaisir.]

C H A R L E S.

Et arriver au bonheur.

G E R M A I N.

En carressant la folie.

C H A R L E S.

C'est cela.

G E R M A I N.

Eh bien, monsieur, vous m'avez converti; laissons notre oncle se désespérer... courrir après nous si l'envie lui en prend; enfante du hasard, bravons le sort, rions des destinées, méprisons la fortune... et de concert avec la folie, bâtissons mille châteaux en espagne sans nous inquiéter si le souffle de la raison peut les renverser... Voici M. Dufour... tranchons de l'important... c'est le moyen d'éblouir les sots.

## S C E N E I I.

LES PRÉCÉDENS, M. D U F O U R.

M. D U F O U R.

Salut à mes nouveaux hôtes.

G E R M A I N.]

Salut au plus habile des cuisiniers.

M. D U F O U R.

Comment ces messieurs ont-ils passé la nuit?

C H A R L E S.

Assez bien.

D U F O U R.

Convendez que mes lits sont excellens.

GERMAIN.

GERMAIN (à part).

Je suis encore moulu.

DUFOUR.

Je craignais que vous a eussiez besoin de quelque chose, et je me suis empressé.

CHARLES.

C'est fort aimable, assurément.

DUFOUR.

Ces messieurs comptent-ils séjourner quelque temps dans ce pays?...

GERMAIN.

Cela dépendra des évènements...

CHARLES.

Oui, nous craignons...

GERMAIN.

L'ennui...

DUFOUR.

Oh!... notre endroit est très amusant, très bien situé.

GERMAIN.

C'est ce que nous verrons.

CHARLES.

Les maisons paraissent toutes assez mal bâties.

DUFOUR.

C'est cependant un maître maçon qui est l'architecte de la ville.

GERMAIN.

En ce cas, il n'y a plus rien à dire.

DUFOUR.

Ces messieurs sont difficiles.

GERMAIN.

A six heures du soir nous n'avons pas rencontré une âme dans ce triste séjour.

DUFOUR.

L'hiver, chacun reste au coin de son feu... nous avons cependant quelques sociétés choisies... le receveur des impositions donne un thé tous les mardis... mercredi on joue le lotot chez le sous-préfet; jeudi le piquet, chez le commandant de la place, vendredi chez la femme du maître de poste; il y a une petite bouillotte à cinq sols pour les négocians riches de l'endroit, les jeunes gens jouent au mariage; madame de la Rafardière a trois filles charmantes.

GERMAIN.

Rien de mieux trouvé....

CHARLES.

Et elles ne sont pas encore mariées?

DUFOUR.

Elles sont fort jeunes, la moins âgée ne compte que vingt-cinq ans, mais la mère songe sérieusement à l'établir.

B

GERMAIN :

Il n'y a pas encore de temps de perdu.

DUFOUR.

Le samedi, il y a assemblée générale et lycée.

GERMAIN.

Un lycée.... diable ! voilà déjà de la ressemblance avec Paris.

DUFOUR.

Mais l'été, les Andelys sont un lieu de plaisirs, les plus belles campagnes....

CHARLES.

Sans doute, de belles promenades aussi ?

GERMAIN.

Dans l'intérieur de la ville.

DUFOUR.

Nous n'en avons qu'une fort agréable.

GERMAIN.

Les boulevards ?

DUFOUR.

Non pas, la grande route, elle est superbe, vous avez dû la remarquer.... Mais ces messieurs sont sans doute venus en voiture ?

GERMAIN.

En chaise de poste.

DUFOUR.

Quand aux mœurs des habitants, il me sera très-facile de vous en faire le portrait....

GERMAIN. (*d part.*)

Maudit bavard !.... (*haut.*) Les usages sont partout les mêmes, à peu de différence près.

DUFOUR.

Quand à moi, je ne suis pas précisément de l'endroit, mais depuis quarante ans que je l'habite, j'ai eu lieu de m'apercevoir qu'aux Andelys il y a des mauvaises langues comme ailleurs, qu'on y croit aussi difficilement à la vertu qu'ailleurs.

GERMAIN.

Qu'on s'y moque des maris, comme ailleurs, qu'on y aime mieux la femme de son voisin que la sienne, comme ailleurs ; que les amans y sont indiscrets comme partout, les femmes médisantes comme partout, les sots crédules comme partout.

DUFOUR.

Mais j'oubliais de prévenir ces messieurs d'une chose qui sans doute les engagera à rester quelques jours ici....

CHARLES.

De quoi s'agit-il ?

DUFOUR.

Nous avons un spectacle....

GERMAIN.

Un spectacle aux Andelys.

DUFOUR.

Et des comédiens à réputation....

GERMAIN.

Je marche de surprise en surprise....

CHARLES.

Et où est la salle de spectacle ?

DUFOUR.

Ici même.

GERMAIN.

Dans votre maison ?

DUFOUR.

Dans ma grange ; charmant local , et qui contient au moins soixante personnes... des décorations délicieuses , elles sont , il est vrai , en papier , mais peintes avec un goût exquis.... vous verrez ce soir le jardin de Blaise et Babet.

GERMAIN.

Oh ! vous jouez l'opéra ?

DUFOUR.

Opéra , comédies , tragédies.... et un ensemble.... un ensemble parfait.... nous voulions donner avant les trois Sultanes , mais nous sommes un peu embarrassés , et nous n'avons que l'Impromptu de Campagne.... mais il y a une autre petite difficulté.

GERMAIN.

Quelle est-elle ?

DUFOUR.

Il ne nous manque que l'amoureux et le valet.

CHARLES.

Que cela ?

GERMAIN.

C'est fort désagréable. Ah ça , monsieur Dufour , comme nous pourrions avoir envie de parcourir la ville , et que nous avons déjà fait de la dépense chez vous , il est juste de vous payer....

DUFOUR.

Messieurs.... j'accepte volontiers , car je suis obligé de faire tous les jours de très-fortes avances ; c'est moi qui nourris toute la troupe , qui fournis les costumes , qui paye le luminaire , et souvent les recettes ne couvrent pas la dépense.... Nous avons cependant fait dimanche dernier quinze francs quatre - vingt-treize centimes , impôt compris.

GERMAIN.

Ce que c'est que le bonheur !

DUFOUR.

Votre dépense se monte à six francs.

G E R M A I N.

Six francs ! . . .

C H A R L E S.

Six francs ! . . .

D U F O U R.

Quatre fagots brûlés avant souper . . . deux pendant le repas , un poulet , deux bouteilles d'excellent vin , le café , la liqueur , deux lits , dont vous avez été enchantés , les profits de la fille et je ne puis pas rabattre un denier.

G E R M A I N.

Il faut s'expédier . . . Tenez, M. Dufour.

D U F O U R.

Je vous suis infiniment obligé . . . Sans adieu, messieurs; j'espère que vous me ferez le plaisir d'assister au spectacle ce soir . . . Je vous ferai garder deux places.

## S C E N E I I I.

C H A R L E S , G E R M A I N.

C H A R L E S.

Beau présent.

G E R M A I N.

Maudit bavard avec son piquet , son lotot et sa bouillotte à cinq sous pour les gens riches !

C H A R L E S.

Le juif avec son souper de six francs !

G E R M A I N.

Qui pouvait prévoir ? . . .

C H A R L E S.

Nous voilà plus embarrassés que jamais.

G E R M A I N.

Nous sommes invités à aller au spectacle , mais en sortant , qui nous invitera à souper ?

C H A R L E S.

Personne.

G E R M A I N.

Voilà le plus désolant.

C H A R L E S.

Aussi j'ai agi trop inconsidérément.

G E R M A I N.

Il est bien tems de revenir sur le passé.

C H A R L E S.

Mais que faire ?

G E R M A I N.

S'occuper du présent.

C H A R L E S.

Ne vois-tu aucun moyen de nous tirer de cet étrange embarras ?

G E R M A I N.

Rétrograder , impossible.

C H A R L E S.

Poursuivre notre route.

G E R M A I N.

Même difficulté....

C H A R L E S.

Rester ici....

G E R M A I N.

Comment ? et sous quel prétexte ?... écrire à votre oncle... votre amour propre en serait blessé.

C H A R L E S.

Cependant....

G E R M A I N.

Monsieur, il faut de la philosophie en pareille circonstance.

C H A R L E S.

Sois mon guide....

G E R M A I N.

La gaité m'inspire et mon plan est conçu.

C H A R L E S.

Explique toi.

G E R M A I N.

Il y a ici une troupe de comédiens....

C H A R L E S.

Eh bien !

G E R M A I N.

M. Dufour en est le directeur....

C H A R L E S.

Après....

G E R M A I N.

Il nourrit , héberge tous ses sujets et probablement encore leur assigne une part dans la recette....

C H A R L E S.

Où en veux-tu venir....

G E R M A I N.

M'y voici.... Ces messieurs jouent ce soir *l'Impromptu de campagne* , mais il leur manque l'amoureux et le valet.

C H A R L E S.

Tu déraisonnes.

G E R M A I N.

Au contraire, je raisonne très-bien pour des gens qui n'ont pas le sou.

C H A R L E S.

Enfin ?....

G E R M A I N.

Eh bien! monsieur, vous ne voyez pas que le hasard, ce dieu des métamorphoses, va présider à la nôtre.

C H A R L E S.

Tu voudrais.....

G E R M A I N.

Nous échapper des bras du plaisir pour nous enrôler sur l'étendard de Thalie....

C H A R L E S.

Songez bien....

G E R M A I N.

Je songe au meilleur parti qui nous reste à prendre; vous, monsieur, vous avez quelquefois joué la comédie au château de votre oncle, et je crois précisément le rôle en question, ainsi point de difficulté de votre côté; quant à moi, je ne me suis jamais essayé dans l'art théâtral, mais je me sens de grandes dispositions, et avec cela j'irai loin, un habit de livrée que l'aubergiste me prêtera, le livre à la main, crainte de rester court, et voilà de quoi faire crier bravo aux soixante provinciaux renfermés dans la grange de M. Dufour.

C H A R L E S.

Extravagant!

G E R M A I N.

Du talent d'un côté... de l'assurance de l'autre et demain nous sommes les premiers sujets de la troupe.

C H A R L E S.

Où tout cela nous mènera-t-il?

G E R M A I N.

Ah! le voici... d'abord à ne pas vous apercevoir que notre dernier écu est disparu.

C H A R L E S.

Je ne consentirai jamais....

G E R M A I N.

Allons, monsieur, laissez-vous conduire.

C H A R L E S.

Mais....

G E R M A I N.

Mais, vous avez fait la faute, permettez moi de la réparer; songez bien que vous jouez ce soir l'amoureux dans l'*Impromptu de campagne*, que vous êtes le premier sujet de la troupe des Andelys... je vais endoctriner l'aubergiste, voir tous nos camarades et comme maint auteur de la capitale, travailler nos succès. (*il sort.*)

## SCÈNE IV.

CHARLES, ( *seul.* )

Il faut bien lui céder , il a raison et moi j'ai tort. . . . voilà cependant où un moment d'étourderie m'a conduit , plus d'espoir d'obtenir mon pardon ; mon oncle doit être irrité contre moi ; peut-être ne voudra-t-il plus me voir. Ce n'est pas sa fortune que je regrette , c'est son amitié, . . . . cet oncle si bon , que chacun aime et révère , avait tout fait pour moi , et j'ai pu , oubliant ses bienfaits, manquer au devoir le plus sacré , à la reconnaissance. . . dans quels termes je lui ai écrit en partant ! ah ! c'est maintenant que je sens toute l'étendue de ma faute ! Sophie Daranville , toi que j'aime , toi qui me payes si bien de retour , c'en est fait , je le sens , il faut renoncer à l'espoir consolant de te serrer dans mes bras , les heures délicieuses que je passais près de toi , tes lettres charmantes. . . . nos entretiens brûlans , tels sont désormais les objets qui doivent alimenter mon cœur et mon souvenir. . . illusion enchanteresse , hélas trop tôt dissipée. . . j'ai un instant rêvé le bonheur , mais le songe s'est évanoui et le tableau de ma situation présente , se retrace sans cesse à mon imagination pour la tourmenter. . . réflexions tardives , espérons tout du tems et suivant le conseil de Germain , jouons avec les événemens sans les craindre. Je ne suis plus le neveu de M. Franval , l'amant aimé de Sophie , l'héritier d'une fortune immense ; je suis Charles , comédien aux Andelys , amoureux , sans lui avoir jamais parlé , de la plus jolie brune qui soit dans toute la France , et je débute ce soir dans la gaine de M. Dufour.

## SCÈNE V.

CHARLES, GERMAIN.

GERMAIN.]

Vivat ! monsieur. . . j'ai fait merveille. . . .

CHARLES.

Tu as vu monsieur Dufour ?

GERMAIN.]

Echanté , ravi. . . .

CHARLES.

Vraiment !

GERMAIN.

Sa bourse est à notre disposition !

CHARLES.

Déjà.

GERMAIN.

Où, monsieur, j'ai d'abord présumé avec sagesse, bientôt après j'ai touché la corde de l'intérêt, elle a fléchi sous mes doigts et c'était l'essentiel.

CHARLES.

Ainsi, tu crois donc que dans peu...

GERMAIN.

Nous serons à même de quitter les Andelys, à moins que nous ne nous y trouvions bien.

CHARLES.

Non pas...

GERMAIN.

Cela dépendra de vous.

CHARLES.

En ce cas, le choix est tout fait

GERMAIN.

Ce n'est pas tout, monsieur, j'ai vu nos camarades... c'est un coup d'œil vraiment original...

CHARLES.

Je le crois aisément.

GERMAIN.

Monsieur Dufour n'étant pas à la cuisine, la directrice, en me lançant un gracieux sourire, me dit : monsieur, mon mari est au billard. — Le chemin ? — Traversez la petite cour après le pigeonier... vous trouverez une allée qui vous conduira droit au jardin, vous prendrez garde de tomber dans l'étang... une petite échelle vous fera face, vous monterez trente échelons et vous serez au billard. Je suis exactement le chemin tortueux qu'on m'avait indiqué, j'arrive au pied de l'échelle... la hauteur me fait d'abord reculer, mais je reprends courage, et me voilà auprès de notre directeur ; tout en causant avec lui, tout en regardant sa figure épanouie à chaque mot que je prononçais ; je promène un regard pénétrant, observateur sur tous nos camarades qui, tant bien que mal, faisaient rouler deux boules inégales sur un billard, veuf, hélas ! de son antique splendeur et dont le tapis rapé attestait les passe-temps nombreux des bourgeois des Andelys. On chuchotait, on se parlait à l'oreille et moi pendant ce temps je dévisage chaque artiste et les voilà traits pour traits. Le premier comique est un bel homme à trois pieds de terre. Le premier rôle un grand corps bien sec, bien efflanqué, parlant assez bien auvergnat. La basse-taille une petite voix aigre qui vous entre dans les oreilles comme le son d'une cloche. Celle qui joue les caractères est une jeunesse de 18 ans, qu'ils ont affublée d'une robe jadis fond blanc, semée de bouquets à perte de vue, toujours son chien sous le bras, sa pannetière à la main et ne quittant pas sa mère, qui est à ce qu'il me paraît, rigide observatrice des bienséances.

CHARLES.

CHARLES :

Et nous allons figurer parmi tons ces gens là ?

GERMAIN.

Sans doute , mais le plus plaisant personnage , c'est le colin de la troupe. Figurez-vous un petit espiegle de quarante ans , prenant du tabac comme un suisse , coiffé d'une petite perruque jadis blonde , aujourd'hui rousse et qui a peine à contenir le sommet de sa petite tête , un habit de taffetas rose , quel'ardeur du soleil a privé de son premier lustre , une culotte de taffetas vert pomme ; par-dessus tout cela un air aimable et toujours prêt à chanter à contre - mesure . . . . . mais pour reposer mes yeux et faire ombre à ce grotesque tableau , à côté de ce dernier personnage était assise une jolie brune aux yeux vifs , spirituels , un parler doux , gracieux , au sourire enchanteur , qui tient l'emploi des Dugasons et des ingénuités au besoin . . . et cette jolie brune est précisément celle que monsieur Charles aperçut en entrant ici.

CHARLES.

Ah ! Germain , quel heureux hazard.

GERMAIN.

Vous voilà camarades ; mais je vous préviens d'une chose , c'est que je la crois mariée.

CHARLES.

Qu'importe . . .

GERMAIN.

Le monsieur à l'habit rose lui lançait des regards très-significatifs . . . . .

CHARLES.

Je pourrai la voir tous les jours.

GERMAIN.

Nous restons donc ici ?

CHARLES.

Jusqu'au moment où nous pourrons . . .

GERMAIN.

Oui , je vois qu'en prenant les gens par leur faible on en fait ce qu'on veut. Voici M. Dufour qui vient vous faire son compliment. Attention , l'œil à moi et mentez de sang-froid.

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS ; DUFOUR.

DUFOUR.

Je vous trouve fort à propos ensemble , messieurs. (à Charles.) D'après le récit de votre ami , je ne doute pas , monsieur , que vous ne fassiez un honneur infini à la troupe.

C

CHARLES, (*bas à Germain.*)

Je ne sçais que lui dire.

GERMAIN.

(*bas à Charles.*) Allons donc.... (*haut.*) La modestie est le signe le plus certain du vrai talent.

DUFOUR.

Soyez sûr qu'on aura pour vous tous les égards....

GERMAIN.

Qu'on doit à un grand artiste.

CHARLES.

J'en suis persuadé....

GERMAIN.

Plus d'assurance.... mon ami vous donnera, ainsi que moi, pu de représentations.

DUFOUR.

Ah! mon dieu.... et pourquoi?

GERMAIN.

Il est encore fatigué de la route, d'ailleurs, le dernier rôle qu'il joua à Paris, ce fût Othello, je crois, n'est-ce pas mon ami?

CHARLES.

Oui, Othello.

DUFOUR.

Othello!.... à Paris....

GERMAIN.

Oui, une tragédie en quinze actes.

DUFOUR.

En quinze actes....

GERMAIN.

Le Public fut si transporté.... qu'à la fin de la pièce on redemanda le débutant, qui fut obligé de jouer la même pièce trois fois dans un seul jour!

DUFOUR.

Trois fois dans un seul jour! oui, trois fois cinq font quinze, c'est juste. Quel bonheur!

GERMAIN.

A Charenton....

CHARLES (*bas à Germain.*)

Mais il n'y a pas de salle.

GERMAIN.

(*bas à Charles.*) C'est égal.... (*haut.*) On accourt de vingt lieues à la ronde pour lui voir jouer la statue du Festin de Pierre, le chef des gardes dans la Veuve du Malabar....

DUFOUR.

Quel trésor pour moi. Messieurs, je vous donne la table, le

logement et moitié recette. Je vais faire jeter à bas deux mauvaises cloisons, et ma salle contiendra au moins dix personnes de plus... La rampe sera éclairée en biscuits... Le tambour de la municipalité va être prévenu, et je vais faire annoncer au son de la caisse que ce soir débiteront messieurs.

C H A R L E S.

Molé !

G E R M A I N.

Préville !

D U F O U R.

Molé et Préville!... venant ?

G E R M A I N.

Tous deux de St.-Petersbourg en Provence.

D U F O U R.

De St.-Petersbourg en Provence.

G E R M A I N.

Ajoutez que le sieur Préville jouera une Walse dans l'entr'acte.

D U F O U R.

Une Walse dans l'entr'acte. Tout y sera, tout y sera. Je cours chez monsieur Moule, écrivain de l'endroit ; à mon retour je fais commencer la répétition... Ma femme vous donnera les costumes ; messieurs, venez, venez que je vous présente à la prochaine assemblée... Quelle journée ! quelle journée!... Molé et Préville venant de St.-Petersbourg en Provence.

G E R M A I N. (à Charles.)

Allez voir votre nouvelle camarade.

D U F O U R.

C'est pour vous montrer le chemin, monsieur Molé... Quelle affiche ! quelle recette !

(Ils sortent.)

## S C E N E V I I.

G E R M A I N, ( seul.)

Le bonhomme Dufour est ivre de plaisir, il se croit déjà le plus riche particulier des Andelys... Monsieur Charles, il y a un instant, désolé, ne concevant pas comment il pourrait figurer parmi les personnages dont j'ai crayonné les portraits ; et de mes avis, prêt à retourner aux pieds de monsieur de France, monsieur Charles rendu à son penchant naturel, subjugué par le seul aspect de l'ingénuité de la troupe, n'a plus de raisons à proposer. — L'intérêt s'est emparé de monsieur Dufour ; l'amour à guider mon maître ; qui sait maintenant quand nous quitter cette auberge. — A quelles aventures nous sommes des idées ! Quelle carrière nouvelle le hasard va nous faire parcourir. — Sans crainte sachons en mesurer l'étendue... Foulons d'un pied l'air.

ce vaste champ que tant d'hommes regardent comme un désert ; le sage s'y ennuit ; pas le sou dans la poche , la gaité dans l'ame , comédiens d'un jour pour en faire un lieu de plaisir. . . . Prenons l'espérance pour compagne , pour guide prenons la folie ! allons , Germain , c'est ce soir que tu débutes. . . L'habit de livrée sur le dos , de l'esprit naturel , de l'aisance , un regard de Thalie , un sourire , de l'indulgence , et tes premiers pas seront marqués par des succès. . . . Quelqu'un vient , c'est le colin Grandval , laissons lui le champ libre , et retournons auprès de monsieur Charles , à qui sans doute l'amour a déjà fait oublier ses engagements avec monsieur Dufour. ( *Il sort.* )

## SCENE VIII.

M. GRANDVAL Madame GRANDVAL.

Madame GRANDVAL.

Toujours querreller. . . .

GRANDVAL.

J'ai des raisons , j'espère.

Madame GRANDVAL.

Des raisons , monsieur ?

GRANDVAL.

Voilà déjà plusieurs fois , madame Grandval , que votre conduite mérite des reproches.

Madame GRANDVAL.

Toujours le même.

GRANDVAL.

Vous savez que je suis très-jaloux , très-jaloux !

Madame GRANDVAL.

Les jaloux sont des êtres bien insupportables.

GRANDVAL.

Cela se peut , madame , cela se peut ; mais chaque jour en me fait des rapports.

Madame GRANDVAL.

Il faut mépriser les bavards.

GRANDVAL.

Faut-il aussi fermer les yeux ?

Madame GRANDVAL.

Qu'est-ce que cela signifie , monsieur ?

GRANDVAL.

Cela veut dire que depuis que nous sommes aux Andelys vous m'avez causé beaucoup de chagrins ; enfin , cela m'a tellement affecté , que ma voix est baissée d'un ton. Cependant , depuis que nous sommes mariés je vous ai toujours procuré les engagements

les plus avantageux ; malgré tout cela vous n'avez jamais eu le moindre égard pour moi . . . Je ne parlerai pas de ce jeune maître de danse avec lequel je fus presque obligé de me battre . . .

Madame GRANDVAL,

Quelle folie ! . . .

GRANDVAL.

De ce colonel de dragons qui, jaloux de mon bonheur, me fit siffler à mon début à Caudebec . . . On vient de présenter à la troupe un jeune débutant.

Madame GRANDVAL.

Un jeune homme charmant ; je me trompe fort, on il aura du talent. Il joue ce soir avec moi dans *l'Imprévu de campagne*.

GRANDVAL.

Justement ; et c'est pour vous accoutumer à ses manières que tout-à-l'heure, dès le premier moment où vous l'avez aperçu ?

Madame GRANDVAL.

Je l'avais vu hier soir à son arrivée . . .

GRANDVAL.

De mieux en mieux !

Madame GRANDVAL.

Voyez le grand mal, il m'a dit mille choses honnêtes.

GRANDVAL.

Et vous lui avez répondu ? . . .

Madame GRANDVAL.

Sur le même ton.

GRANDVAL.

Madame Grandval, je vous le répète, cela finira mal, vous avez toujours préféré les amoureux de la comédie à ceux de l'opéra, et c'est toujours pour le moment où j'ai besoin de tous mes moyens que vous me réservez ces contrariétés. Nous avons ce soir deux débutans, il y aura une chambree complete, ce qu'il y a de mieux dans la ville assistera à la représentation ; eh bien ! je ne serai pas tranquille en scène . . . Tenez, voilà déjà un enrrouement qui me prend . . . Ah ! mon cœur, vous me ferez mourir de chagrin . . . Vous savez que le rôle de Blaise est le plus difficile de l'emploi ; eh bien ! vous m'avez tellement mis hors de moi, je suis sûr de rester en plan . . . L'orchestre ne pourra pas me suivre, et jamais je ne pourrai seulement aller jusqu'au ré . . . Un seul jour peut me faire perdre vingt années de réputation. Je vais au foyer me recueillir un peu, et filer des sous pour me remettre en voix . . . Vous ne tarderez pas, car la répétition va commencer ? ( *Il essaye de chanter.* )

Madame GRANDVAL.

Je vous suis.

GRANDVAL.

Non, jamais je n'irai. . . . Ne vous faites pas attendre ?

Madame GRANDVAL.

Soyez sans inquiétude. ( *il sort.* )

SCENE IX.

Madame GRANDVAL, CHARLES.

CHARLES ( *à part.* )

Bon, il est parti !

Madame GRANDVAL ( *à part.* )

Quelle jalousie !

CHARLES ( *à part.* )

Reprenons la conversation où je l'avais laissée.

Madame GRANDVAL ( *à part.* )

Voici notre débutant. . . .

CHARLES.

Vous m'avez quitté bien promptement ?

Madame GRANDVAL.

J'étais contrariée. . . .

CHARLES.

Oui, je me suis aperçu que le monsieur à l'habit rose.

Madame GRANDVAL.

Oh ! ne m'en parlez pas.

CHARLES.

Madame est mariée ?

Madame GRANDVAL.

Hélas ! oui.

CHARLES.

Les roses de l'hymen à ce qu'il me paraît. . . .

Madame GRANDVAL.

Sont passées.

CHARLES.

Et les tristes soucis. . . .

Madame GRANDVAL.

Les remplacent.

CHARLES.

C'est le sort. . . .

Madame GRANDVAL.

De presque toutes les femmes !. . .

CHARLES.

Sans doute un époux aimé ? . . .

Madame GRANDVAL.

Estimé. . . .

CHARLES.

A seul droit à votre amour ? . . .

Madame GRANDVAL.

Il a quarante-cinq ans. . . .

CHARLES.

Et mon aimable camarade ?

Madame GRANDVAL.

Dix-huit.

CHARLES.

La balance. . . . .

Madame GRANDVAL.

N'est pas égale. . . . Qu'en pensez-vous ? Charles. . . . Monsieur Charles. . . .

CHARLES.

Je regrette de voir ainsi sur le sol de l'hymen dépérir la plus belle rose. . . .

Madame GRANDVAL.

Grandval est jaloux.

CHARLES.

Et croit plaire ! . . .

Madame GRANDVAL.

Déjà dans son automne. . . .

CHARLES.

Il s'étudie encore à jouer le printemps. . . . Heureux époux, combien je lui porte envie ! . . .

Madame GRANDVAL.

Vous êtes aimable ! . . .

CHARLES.

Je suis vrai. . . . Depuis l'instant où mes regards se sont portés sur vous, un trouble involontaire. . . .

Madame GRANDVAL.

Savez-vous que c'est. . . . une déclaration. . . .

CHARLES.

Nous voilà camarades. . . . Nous pourrons nous voir tous les jours. . . . L'hymen vous fait gémir sous sa chaîne.

Madame GRANDVAL.

Il n'est que trop vrai.

CHARLES.

L'amour vous offre des liens de fleurs.

Madame GRANDVAL.

Refuse, dit la raison. . . .

CHARLES.

Accepte, dit le plaisir.

Madame GRANDVAL.

Il faut écouter mon devoir. . . .

CHARLES.

Consulter votre cœur. . . .

Madame GRANDVAL.

La réflexion....

CHARLES.

Chaque instant qu'on lui donne est un vol qu'on fait à l'amour.

Madame GRANDVAL.

Un caprice....

CHARLES.

Est fils de l'imagination et non pas de l'amour.

Madame GRANDVAL.

L'inconstance ?

CHARLES.

Est permise avant de vous avoir vue.

Madame GRANDVAL.

Charles, vous êtes pressant.

CHARLES.

Un seul mot en ma faveur...

Madame GRANDVAL.

Songez donc....

CHARLES.

Je songe aux moyens de fixer le bonheur et l'amour... Charles a-t-il trouvé le chemin de votre cœur? répondez....

Madame GRANDVAL.

Monsieur Charles est aimable, mon époux est injuste, mais il est des devoirs dont on ne doit jamais chercher à s'affranchir, et je vous quitte; une absence trop longue pourrait inquiéter mon époux....

CHARLES.

Je vous joins à l'instant....

SCENE X.

CHARLES, (*seul.*)

Résistance inutile! je plairai, rien de plus sûr. Deux beaux yeux! une figure céleste.... Dix-huit ans!... Voilà de quoi faire oublier tous les oncles du monde!

SCENE XI.

CHARLES, GERMAIN.

CHARLES.

Ah! Germain, je suis l'homme le plus heureux!...

GERMAIN.

Ah! monsieur, quelle nouvelle!

CHARLES.

C H A R L E S.

*Je suis aimé!*

G E R M A I N.

Vous êtes perdu....

C H A R L E S.

Mais partage donc ma joie.

G E R M A I N.]

Partagez donc mon inquiétude.

C H A R L E S.

On répond à mon amour!

G E R M A I N.

On est à notre poursuite!

C H A R L E S.

A notre poursuite ?

G E R M A I N.

Rien que cela....

C H A R L E S.

Explique-toi.

G E R M A I N.

Comme je traversais la cour de l'auberge, j'entends à quelque distance de moi prononcer d'une voix forte.... Ils sont ici.... J'en suis sûr....

C H A R L E S.

Eh bien ?

G E R M A I N.

Je tourne la tête et j'aperçois....

C H A R L E S.

Qui ?

G E R M A I N.

Monsieur Franval....

C H A R L E S.

Mon oncle!

G E R M A I N.

Il n'a pas perdu de tems....

C H A R L E S.

Fâcheuse extrémité....

G E R M A I N.

Il est maintenant en train de questionner tous les domestiques de l'auberge.

C H A R L E S.]

Que résoudre ?...

G E R M A I N.

La fuite, et la fuite la plus prompte,

C H A R L E S.

Mais où aller?

D

GERMAIN.

Je n'en sais encore rien... Prenez les devants, monsieur, et je vus suis. La grande route, droit devant vous....

CHARLES.

Mais....

GERMAIN.

Entendez-vous, monsieur. (*On entend dans la coulisse parler haut.*) Dans deux minutes je suis sur vos pas;... Il s'agit de retenir monsieur Franval ici quelque tems, et bientôt nous aurons barre sur lui... Grandval paraît, c'est justement l'homme qu'il me faut pour exécuter mon projet. Ou entre, ch! vite, de ce côté....

(*Charles sort.*)

## SCENE XII.

GERMAIN, GRANDVAL.

GRANDVAL.

Eh bien! où est donc madame Grandval?

GERMAIN.

Il s'agit bien de votre femme!

GRANDVAL.

Comment?...

GERMAIN.

Apprenez donc une nouvelle des plus heureuses.... oh! mon ami, mon cher camarade! notre fortune est faite....

GRANDVAL.

Notre fortune!

GERMAIN.

Un grand acteur.... chéri de toute la capitale, dont on admire le talent naturel et supérieur, un chanteur agréable, sans avoir recours aux roulades.... Chenard est ici.

GRANDVAL.

Ah! men dieu!

GERMAIN.

Je dois le connaître; j'ai joué deux ans avec lui... Sans doute il voyage incognito... comme l'homme le plus important de la troupe, c'est à vous de le recevoir; si vous pouvez l'engager à nous donner quelques représentations.... ah! mon cher Grandval, c'est un coup de maître.... le voici, je vais prévenir toute la troupe... vous avez de l'esprit, de l'éloquence... flattez son talent, exaltez sa modestie, car sans doute... il persistera à garder l'incognito... je me fie à vous du soin de notre bonheur!... le salut de la troupe est dans vos mains... (*Germain s'échappe.*)

GRANDVAL.

Il faut au moins que je me prépare....

(*il sort.*)

## SCENE XIII.

M. FRANVAL, (*voyant sortir Grandval.*)

Dites donc, monsieur... ils sont fous dans cette maison !... holà, quelqu'un, l'hôte, l'hôtesse... personne... Charles est ici, j'en suis certain, et son coquin de valet aussi... sur leur signalement que j'ai fait avec grand soin, on m'a répondu que deux jeunes gens étaient descendus dans cette auberge... ce sont eux... j'entre, je m'informe, l'hôte me répond d'un ton insolent, ils sont tous deux à la répétition... montez au foyer... au foyer, à la répétition, qu'est-ce que tout cela veut dire... ah ! parbleu j'aurai le mot de l'énigme... je n'aurai pas fait en vain quarante lienes... je te prouverai, neveu perfide, et que j'aime encore, que je ne suis pas si faible que tu te l'es imaginé... que je peux t'ôter mon amitié, te priver de ma fortune, mais je veux lui prouver aussi que je sais aimer et pardonner... pardonner ! jamais !... après un trait aussi indigne, je ne veux plus le voir ; qu'il n'approche jamais de mon château, il lui est fermé pour toujours... allons, mon cœur, ce cœur faible sera toujours en opposition avec mes actions... je déteste... je mandis, je veux chasser pour jamais ce coquin de neveu, et je cours après lui, et j'ai pleuré son départ, et mes bras lui sont ouverts !

## SCENE XIV.

GRANDVAL, M. FRANVAL.

GRANDVAL.

Approchons !

M. FRANVAL.

Que me veut cet homme, avec toutes ses révérences ?

GRANDVAL.

Monsieur, je suis député par toute la troupe.

M. FRANVAL.

A qui en avez vous ?

GRANDVAL.

Votre modestie est connue.

M. FRANVAL.

Allez au diable !..

GRANDVAL.

Ne gardez pas plus long-tems ce fâcheux incognito... ?

M. FRANVAL.

Un incognito,

GRANDVAL.

Vous êtes connu... .

D a

M. F R A N V A L.

Parbleu, je le crois bien, le chef de la Compagnie des Indes... informez-vous de moi dans les deux mondes.

G R A N D V A L.

Vous voulez rire....

M F R A N V A L.

Faquin!...

G R A N D V A L.

Envain vous cherchez à vous déguiser... votre réputation...

M. F R A N V A L.

La réputation d'honnête homme est la seule que j'ambitionne.

G R A N D V A L.

Un artiste comme vous....

M. F R A N V A L.

Artiste, moi, vous vous trompez... je ne sais que les aimer et les honorer....

G R A N D V A L.

Monsieur Chenard, au nom de toute la ville.

M. F R A N V A L.

Etes vous fou?..

G R A N D V A L.

Au contraire, la réputation dont vous jouissez dans la capitale... le théâtre Favart dont vous êtes le plus bel ornement...

M. F R A N V A L.

Le théâtre Favart, monsieur Chenard, le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose... vous vous méprenez, monsieur, je m'appelle Franval, je ne suis pas artiste... et je cherche un neveu qui doit être ici....

G R A N D V A L.

Vous chantez les basse taille avec un talent décidé... comme je tiens le premier emploi dans la troupe qui dans ce moment est aux Andelys, je suis chargé, au nom de tous mes camarades, au nom de la ville entière, de vous engager à jouer avec nous quelques représentations... Silvain, par exemple.

M. F R A N V A L.

Savez vous, monsieur le Colin, qu'à la fin vous lassez ma patience, et que si je ne me respectais moi-même, j'aurais déjà châtié votre audace!... allez à votre foyer et ne m'étourdissez plus les oreilles....

G R A N D V A L.

Oh! vous avez beau faire, nous saurons bien vous forcer à jouer... fut-ce par ordre.

M. F R A N V A L.

Où me suis-je fourré... modérons-nous un peu... puisque vous êtes de la troupe, vous pouvez me tirer d'inquiétude...

G R A N D V A L.

Je n'ai rien à refuser à monsieur Chenard.

M. FRANVAL.

N'avez-vous pas depuis peu parmi vous deux jeunes gens dont l'un est à sa vingt-cinquième année, un air distingué... la tournure d'un jeune fou...

GRANDVAL.

Ce sont précisément nos débutans de ce soir, deux jeunes gens de la plus belle espérance!

M. FRANVAL.

C'est cela : où sont-ils ?

GRANDVAL.

Je vais y voir, et en même tems, vous faire annoncer...

M. FRANVAL.

Encore ! ..

GRANDVAL.

Nous allons mettre les places à trente centimes, et prier les jeunes gens de la ville de nous donner un coup de collier dans les chœurs.

M. FRANVAL.

Pour la dernière fois allez-vous promener, grotesque personnage, avec vos opéras et vos chœurs...

## SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, M. DUFOUR.

M. FRANVAL.

Ah ! voici l'aubergiste...

DUFOUR.

Ah ! monsieur Grandval.

GRANDVAL.

Qu'est-ce que c'est donc ?

M. FRANVAL.

Écoutez-moi...

DUFOUR.

J'ai bien le tems, vraiment.

GRANDVAL.

Prenez donc garde, vous parlez à un grand artiste...

DUFOUR.

Eh ! je m'embarrasse bien de vos artistes... ils viennent de me jouer un beau tour.

GRANDVAL.

Est-ce que la représentation ne peut pas avoir lieu ?

DUFOUR.

Vous savez bien les débutans... ils ont pris la fuite, et l'un d'eux m'emporte l'habit de livrée... ma livrée à brandebourga.

GRANDVAL.

Il faut faire courir après eux.

M. F R A N V A L.

Ils ont tous le cerveau dérangé dans cette auberge, l'un parle de comédie, l'autre d'habits de livrée... ah! ça, monsieur l'hôte, voulez-vous m'écouter enfin, car toute ma patience est épuisée...

D U F O U R.

Mes garçons ont couru après eux, et les ramèneront sans doute...

M. F R A N V A L.

Monsieur, sur votre vie, faites attention à ce que je vais vous dire.

S C E N E X V I et dernière.

M. FRANVAL, DUFOUR, GERMAIN, GRANDVAL,

Madame GRANDVAL, CHARLES, Garçons d'auberge,

U N G A R Ç O N.

Les voici, nous les avons joints à vingt pas d'ici...

M. F R A N V A L.

C'est lui!

C H A R L E S.

Mon oncle!

G E R M A I N.

Miséricorde!

Madame G R A N D V A L.

Quel dommage!

C H A R L E S, (aux genoux de M. Franval.)

Mon oncle!...

T O U S.

Son oncle!...

G E R M A I N, (de même.)

Mon maître!...

T O U S.

Son maître!

M. F R A N V A L.

Doucement, messieurs, c'est moi que tout ceci regarde, voici mon neveu et son valet.

C H A R L E S.

Comment vous avouer...

G E R M A I N.

Monsieur....

C H A R L E S.

Vous me croyez coupable...

M, F R A N V A L.

Non pas, puisque je te tends la main... mais que signifie tout cet attirail...

G E R M A I N.

C'est à moi, monsieur, de tout expliquer, Lorsque le désespoir dans l'âme nous primes congé de vous....

M. F R A N V A L.

Eh bien ? . . . .

C H A R L E S.

Nous arrivâmes après quatre jours de marche dans cette auberge . . .

G E R M A I N.

Un écu de six francs était toute notre fortune.

M. F R A N V A L.

Pauvre Charles !

G E R M A I N.

Quand il fut dépensé . . . que faire ? . . . il fallait exister . . . ?

C H A R L E S.

Notre projet était de retourner près de vous . . .

G E R M A I N.

Nous trouvâmes dans cette auberge une troupe de comédiens.

M. F R A N V A L, (*montrant Grandval.*)

Dont monsieur est le Colin ?

G E R M A I N.

Disposé à jouer la comédie, déjà j'avais endossé l'habit de livrée, quand votre arrivée en ces lieux nous fit trembler . . . je ne vis pas d'autre parti que de prendre la fuite . . . quitter cet habit pour en remettre un autre c'eût été trop long . . . pour vous retenir ici et prendre les devants, je persuadai à monsieur que voilà que vous étiez un acteur de Paris, un homme à grande réputation . . . il s'attacha à vous, ne vous quitta pas, c'était ce que nous voulions, et nous disparûmes.

C H A R L E S.

Mais notre projet était de retourner sur nos pas quand nous vous soupçonnerions loin des Andelys, et de restituer à M. Dufour son habit de livrée . . .

Madame G R A N D V A L.

Je respire !

G R A N D V A L.

Vous avez manqué me compromettre d'une manière étrange.

M. F R A N V A L. }

Je parie que c'est ce coquin de Germain . . . }

C H A R L E S.

Il n'a rien fait que par mes ordres . . . Eh bien ! mon oncle . . . }

M. F R A N V A L.

Eh bien ! tu veux donc encore prouver à tous les étourdis qui te ressemblent que les neveux sont faits pour faire des sottises . . . }

C H A R L E S.

Et les oncles . . . }

M. F R A N V A L.

Pour les pardonner, n'est-ce pas ? . . . que tu me connais mal . . . quoi, tu as pu croire que je voulais ton malheur . . . Mais vois à quel point je suis méchant et injuste . . . tu me

fuis..... tu me manques de respect..... tu me traites de tyran.... moi seul, dis-tu, causerai ta mort.... à la nouvelle de ton départ, j'éclatte en reproches.... j'étouffe de colère; le premier mouvement passé, je pleure comme un enfant.... je vais trouver le père de Sophie Daranville, j'applaie tous les obstacles, je monte en chaise de poste, et je ne me crois heureux qu'au moment où tu m'est rendu, où je puis t'offrir ma fortune.... et la main de Sophie.... j'ai le contrat en poche.... Tu conviendras qu'il est fort aimable à moi de faire quarante lieues pour t'apporter le bonheur, et la certitude d'épouser une jolie femme....

C H A R L E S.

Ah! mon oncle, que de bonté!...

M. F R A N V A L.

C'est bon, c'est bon.... tu me caresses maintenant, mais si jamais tu me fais mettre en colère.... Germain, je récompenserai ton attachement pour Charles.... M. Dufour on va vous rendre votre habit de livrée.... quant à la troupe, je ne lui donnerai pas de représentations, comme monsieur le voulait, mais je l'emmené toute entière à mon château,

G E R M A I N, (à Charles.)

Monsieur, cela n'est-il pas dangereux?

M. F R A N V A L.

Germain, fais tout préparer pour ce départ; je paie la dépense que ces messieurs ont pu faire, ils viendront tous à mon château.... une salle de comédie sera bientôt construite, et pendant quinze jours nous ne penserons qu'aux plaisirs.... vous, monsieur, vous jouerez les Colins tout à votre aise.... vous verrez que j'aime les arts, et que tous les artistes ont droit à mes bienfaits....

G R A N D V A L.

Et ma garde-robe?

C H A R L E S.

Je me charge de vous en donner une brillante.

M. F R A N V A L.

La nuit arrive.... songeons au départ; viens, mon pauvre Charles, et souviens-toi que si mon premier mot est toujours: je ne le veux pas.....

C H A R L E S.

On finit par tout obtenir de votre bon cœur.

2031 65

F I N.